Du même auteur :

L'Empire Brisé–L'Intégrale

Titres de ce cycle également disponibles individuellement :
1. *Le Prince Écorché*
2. *Le Roi Écorché*
3. *L'Empereur Écorché*

La Reine Rouge–L'Intégrale

Titres de ce cycle également disponibles individuellement :
1. *Le Prince des Fous*
2. *La Clé du menteur*
3. *La Roue d'Osheim*

Le Livre des Anciens :
1. *Sœur Écarlate*
2. *Sœur Grise*
3. *Sœur Sainte*

Le Livre des Glaces :
1. *La Fille et les Étoiles*
2. *La Fille et la Montagne*
3. *La Fille et la Lune*

La Trilogie de la Bibliothèque :
1. *Le livre qui refusait de brûler*
2. *Le livre qui brisa le monde*
3. *Le livre qui détenait son cœur*

L'Académie de la Bienveillance :
1. *Fille des corbeaux*

Ce livre est également disponible
au format numérique

www.bragelonne.fr

Mark Lawrence

Fille des corbeaux

L'Académie de la Bienveillance – tome 1

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Claire Kreutzberger

Bragelonne

Titre original : *Daughter of Crows*
Copyright © Mark Lawrence 2026
Originellement publié en 2026 par Harper*Voyager*,
une maison d'édition de HarperCollins*Publishers*.

© Bragelonne 2026, pour la présente traduction

Directeur : Antoine Béon
Directrice éditoriale : Hania Jalkh
Directeur artistique : Fabrice Borio
Fabricante : Audrey Manzano

Illustration de la couverture, des pages de garde et du jaspage :
© Tom Roberts / Design : © HarperCollinsPublishers Ltd

Carte : d'après l'illustration de Tom Roberts

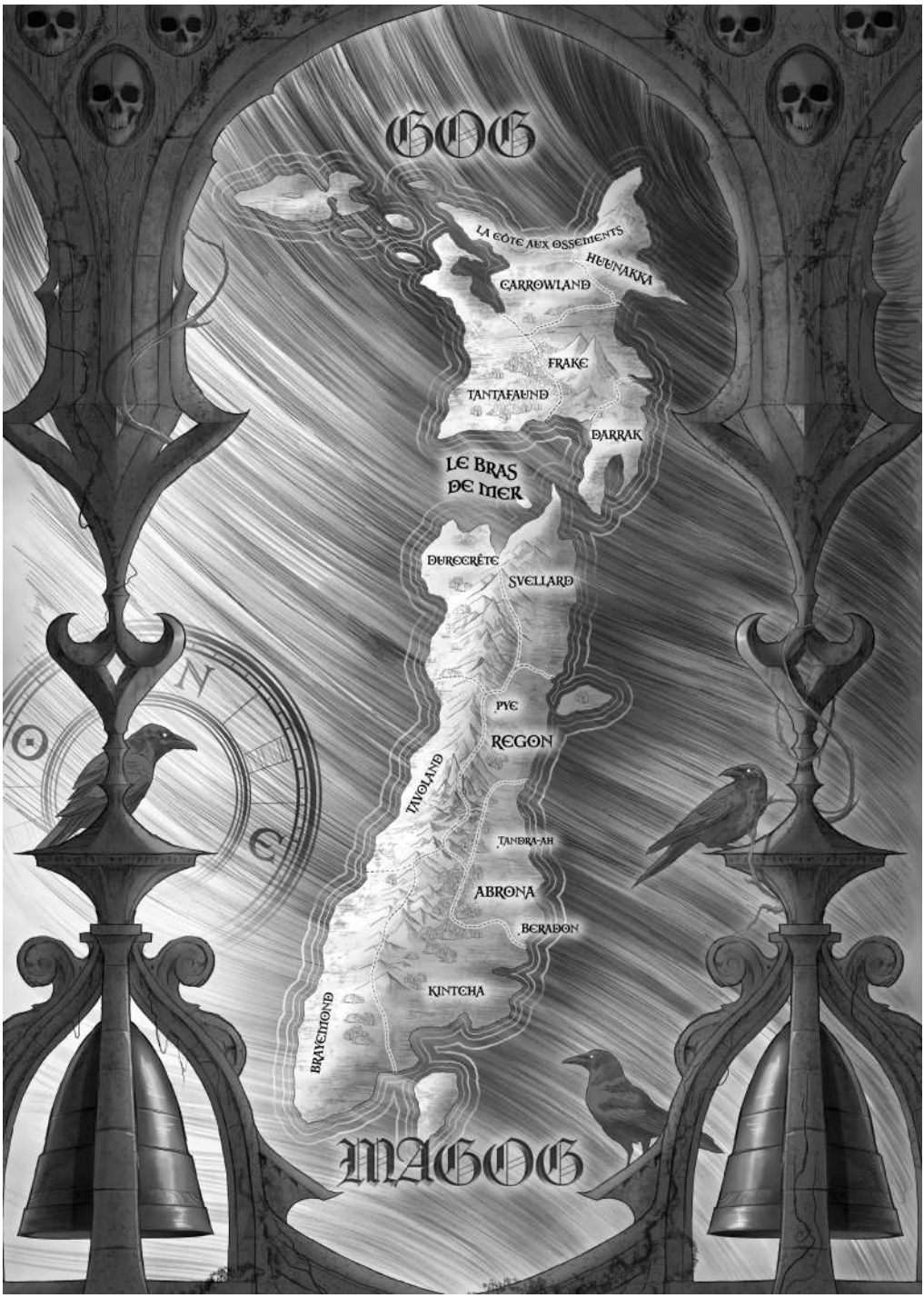
L'analyse automatisée de l'œuvre visant à extraire des informations, notamment sur les constantes, les tendances et les corrélations, conformément au III de l'article L. 122-5-3 du code de la propriété intellectuelle, est interdite.

ISBN : 979-10-281-3177-7

Bragelonne
58, rue Jean Bleuzen – 92170 Vanves

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

À mon éditrice Jane Johnson.
Qui, envers et contre tout, année après année,
a exercé ses talents d'orfèvre
et rendu ma prose présentable.


GOG
LA CÔTE AUX OSSEMENTS
HUUNAKKA
CARROWLAND
FRAKE
TANTAFAUND
DARRAK
LE BRAS DE MER
DURECRÈTE
SVELLARD
PYE
REGON
TAVOLAND
TANDRA-AH
ABRONA
BERADON
KINTCHA
BRAVEMOND
MAGOG
N
O
E

Prologue

Tous les gens que je déteste sont morts. Pour certains, ce n'est même pas moi qui les ai tués. C'est peut-être pour ça que je reste en colère. Peut-être que si ç'avait été ma main sur le couteau, mes yeux la dernière chose qu'ils aient vue, peut-être que je serais en paix. Peut-être.

Je suis âgée. J'ai survécu à mes ennemis et à mon dessein. Certaines personnes sont dures à tuer. J'en fais partie. Difficile de dire si c'est un bien ou un mal. Très souvent, j'ai survécu alors que j'aurais dû mourir. Survécu là où l'adversaire qui me surclassait s'est laissé emporter par la tombe. Survécu quand des bourgades entières ont brûlé. Une ville, même. Deux. Trois si on compte le port de Laros, qui prend pourtant feu toutes les semaines.

Tout ce qu'on racontait au sujet de la vieillesse s'est confirmé. Ça aussi, ça me hérisse. Tout ce qu'ont écrit les faiseurs de mots, tout ce que marmonnent les vénérables édentés au-dessus de leur sempiternelle bière, tout ça est la pure vérité, par les dieux. Néanmoins, ce n'est qu'avec l'accumulation des décennies que j'ai pu le comprendre. Les mêmes paroles, tombées dans des oreilles différentes.

L'âge a emporté la beauté dont je n'avais jamais pris conscience quand elle était mienne. Il m'a revêtue d'une tapisserie de cicatrices, et, pour chacune de celles qui sont tissées à ma peau tel un fil d'argent, une dizaine d'autres reposent trop profondément pour être décelées. L'âge m'a volé ma grâce et j'en suis réduite à trébucher vers un dernier coucher de soleil. Par sa faute, la confiance que

m'inspirait mon ignorance s'est muée en une peur, celle de savoir que je ne sais pas. Et pourtant… Et pourtant… il m'a offert un semblant de paix que je n'aurais jamais cru posséder. Un souffle de sérénité après une tempête qu'aucun d'entre nous ne s'attendait à voir s'achever. Les feux de ma rage ne sont plus que de vieilles braises. Silencieuses, enfouies sous le petit bois pour la venue de la nuit.

Personne n'aurait imaginé que j'atteindrais un âge si avancé. Le couteau du temps m'a rognée, révélant des choses que je croyais perdues. Et malgré cela, j'ignore toujours ce qui m'attend : une mort lardée de mille coupures, ou une douce glissade vers le lit de mon dernier repos. Ou alors, le monde finira par se rappeler que j'existe, et nous nous livrerons à un ultime règlement de comptes.

Il y a une chose que je n'ai pas encore apprise, après tout ce vécu : comment en faire le récit. Comment faire couler la compréhension de la langue d'une vieillarde à l'oreille de la jeunesse. Les faits ont beau être abrupts, maladroits, flagrants, on ne peut tasser dans une seule phrase le travail de sape des années et ce que le temps peut nous offrir. Ces vérités-là sont trop évanescentes, trop personnelles, trop subjectives pour se laisser prendre au filet d'un seul paragraphe, d'une seule page. Même un chapitre n'y suffirait pas. Un livre entier, en revanche…

Chapitre premier

Molly Misère

Les dix années de calme qui avaient précédé la tempête, Molly Misère les avait consacrées en grande partie à son tricot. Les ennuis prirent la forme d'un homme qui ne se distinguait pas par sa taille, aux traits encrassés par la route et tannés par le vent. Sans la courbe cruelle du couteau à sa hanche et le terne éclat de la maille sous la peau de mouton, il n'aurait rien eu de remarquable. Mais lorsqu'il s'arrêta dans l'embrasure de la porte de l'auberge avec ce sourire si particulier, Molly comprit que c'en était fini de la paix qui devait bercer ses derniers jours. Elle savait reconnaître un prédateur quand elle en voyait un.

— Le taureau des Meunier, y passera pas une saison de plus.

Jayne Argile, la petite vieille assise à la gauche de Molly, avait la manie de prédire la mort des meilleures têtes de bétail. Ce sujet-là, outre sa propension à rabâcher les exploits de sa horde de petits-enfants blonds comme les blés auprès des gens qui se risquaient dans ses parages, constituait l'essentiel de sa conversation.

Les aiguilles de Molly et sa pelote de laine gisaient sur la table devant elle, délaissées au profit d'une pipe et d'un verre. D'après les enfants du village, la fumée sentait le fumier en train de brûler, une description assez juste au demeurant… Dans un coin si reculé, se procurer de l'herbe de qualité n'était pas une mince affaire. Quant au gobelet de verre épais, il contenait de l'ulik, la liqueur de navet sombre comme de la mélasse que distillaient les gens du coin.

— Peut-être, admit Molly tandis que le mercenaire s'avançait jusqu'au bar.

— Peut-être ? fit Jayne.

S'agissant de ses prédictions, le doute lui faisait toujours l'effet d'une gifle. Sa capacité à prédire le trépas de n'importe quelle bête à sabots était légendaire.

— C'est une certitude, ma petite !

Molly but une gorgée d'ulik et fit la grimace. La fumée de la pipe lui avait engourdi la langue, sans gommer totalement le goût du breuvage. Sur sa droite, Ambeth, la troisième membre du trio, se tenait le ventre en caquetant parce que Jayne venait de l'appeler « ma petite ». Jayne et Ambeth avaient au moins dix ans de plus qu'elle, mais de là à la qualifier de gamine, alors qu'elle avait dépassé les soixante étés…

En caquetant. Molly reprit une gorgée, esquissa une nouvelle grimace et se fit songeuse. L'âge avait émoussé une bonne part des aspérités de son caractère, lui laissant un timbre passablement éraillé et des caquètements en guise de rire. N'empêche… Si les dégâts infligés par le temps se limitaient à cela, elle pourrait s'estimer heureuse.

— Une autre tournée, *mes petites* ? demanda Ambeth en tapotant sa bourse.

Elle avait vendu tous les fromages qu'elle avait transportés jusqu'à Anglepierre dans la charrette de Davy – même le bleu qui empestait encore plus que l'herbe à pipe du Val – et avait, pour une fois, un peu d'argent pour étayer ses élans de générosité.

La bouche de Molly s'ouvrit sur un « non », qu'elle ravala pour lui donner la forme d'un « oui ». Un verre pour la route. Un verre pour engourdir les douleurs avant les six kilomètres qui les ramèneraient à Pye.

Dix ans plus tôt, la marée qui, en se retirant, avait abandonné Molly dans le Val tel un morceau de bois flotté n'avait laissé aucun indice suggérant que son errance touchait à sa fin. Les premières années, tout lui avait semblé provisoire, le paquetage près de la porte présageant un départ qui n'était jamais venu. La simplicité et la lenteur de l'existence qu'elle menait au village de Pye avaient fini par exercer un charme étrange sur elle. Le ressort d'acier qui avait commencé à s'enrouler dans sa poitrine à un âge où elle aurait dû courir après les papillons, ou au moins échafauder

des rêves grandioses et vains en grattant la terre pour en extraire une maigre subsistance, avait commencé à se détendre. La colère qu'elle avait durant tant d'années réduite à une bobine encore plus serrée, au tréfonds de son être, avait mystérieusement commencé à s'épancher. Les sombres rêves, la vigilance constante, le poison du cynisme qui aiguisait ses jours, tout cela avait commencé à la quitter, usé au fil des saisons. Usé par un facteur on ne peut plus banal, une communauté de paysans qui, pris dans leur ensemble, ne possédaient pas un niveau d'instruction plus élevé qu'une acolyte de première année de la Bienveillance.

Ambeth se leva pesamment de sa chaise et alla chercher les verres en se plaignant de raideurs aux jambes. Dans les cités de l'Ouest, un mercenaire n'aurait pas suscité grand intérêt, mais dans un coin si reculé, où un cochon d'une drôle de couleur pouvait alimenter des semaines de débats, il attirait les regards. Ambeth le détailla de la tête aux pieds en s'approchant, fronçant le nez en raison de l'odeur inconnue.

Molly se leva, marmonnant quelque chose à propos des latrines. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas été appelée à faire ce qui, autrefois, lui paraissait aussi naturel que de respirer. Elle avait laissé tout cela derrière elle, l'avait enterré au sens propre comme au figuré. C'était resté enfoui si longtemps qu'elle avait fini par croire que cette partie de sa vie était révolue. Elle avait commencé à penser que sa mort ressemblerait à cela, à un abandon lent et méthodique des choses qui l'avaient jadis définie. Une mue d'armure, couche par couche. Jusqu'à ce qu'enfin elle descende dans sa tombe, délestée de ses fardeaux. Entachée par la culpabilité, certes, mais non plus définie par elle.

Elle jura lorsqu'un deuxième individu, plus grand, fit irruption par la porte qui donnait sur la rue, équipé contrairement à son comparse d'une épée à la ceinture et d'une cuirasse de fer noirci. C'était pour elle qu'ils étaient venus. Rien d'autre n'avait de sens. Aucun article du marché ne justifiait la longue chevauchée jusqu'à Anglepierre.

Chapitre 2

Rue

L'âge aurait eu raison d'elle, si seulement ils avaient jugé bon de la laisser en paix. Il y a des problèmes de cette sorte, qui finissent par disparaître pourvu qu'on fasse comme s'ils n'existaient pas. La plupart des problèmes sont comme ça, à vrai dire.

Le corbeau sautille d'une patte sur l'autre sur la hampe d'une lance brisée. Le festin qui s'offre à lui se reflète dans les billes noires de ses yeux. Une tombe ouverte où gisent des corps par dizaines, entassés sans ménagement, face vers le fond ; c'est presque à croire qu'ils sont tombés dans la fosse gelée au lieu d'y avoir été jetés.

Le corbeau penche la tête, fait son choix. Les mouchetures du patchwork ne laissent guère apparaître de chair : laine artisanale, châles ensanglantés, mèches grises par-ci, cheveux noirs par-là. Pas de guerriers, rien que des paysans. Une vie à la dure, des victimes faciles.

« Crâââ ? » Le corbeau s'intéresse à une silhouette qui, debout au bord de la fosse commune, se découpe en sombre contre les dernières saignées du couchant. Il s'agit d'un combattant, grand dans son armure toute en angles acérés, fier sous le vent chargé de bruine qui tiraille sa cape.

— Va-t'en, corbeau d'orage. Il n'y a rien pour toi ici.

L'oiseau ne conteste pas ce mensonge. En revanche, il lorgne du côté des défunts.

— J'ai déjà fait fuir des dieux plus importants que toi, gronde d'une voix sourde l'homme qui est plus qu'un homme. Leurs temples sont en ruine. Leurs statues ont été abattues. Leurs prêtres crucifiés. Leurs fidèles invoquent mon nom.

Le corbeau croasse mais ne bouge pas de son perchoir enfoncé dans le dos d'un enfant.

L'homme dégaine son épée, dont l'acier pâle semble être une flamme de frimas aux dernières lueurs du jour.

— Tu voudrais me menacer avec ça ?

Le corbeau a disparu, et à sa place une femme se tient debout au fond de la tombe, pieds nus en équilibre sur l'amas de membres figés et de dos étroits.

— Je n'ai ni temples, ni statues ni prêtres, dit-elle. Aucun fidèle.

Malgré son changement de gabarit, le sommet de son crâne ne dépasse pas du bord de la fosse.

— Ne te joue pas de moi, grogne le guerrier en braquant sa lame vers elle.

— Moi, jouer ? (Elle lui sourit, et son visage devient indistinct, tressaille, peut-être emprunté à un cadavre puis au suivant, tandis qu'elle se déplace parmi les corps.) Comptes-tu me rejoindre et me taquiner avec ta petite épée ? Ce ne serait sans doute pas pour me déplaire, Sunder.

Sunder montre les dents sous le nasal de son casque.

— Je connais tes noms, moi aussi. Sarasvati, Thalia, Femme aux araignées, la Morrigan et bien d'autres. Tu ne peux pas te cacher. Ceci est mon empire. Tu n'y as pas de place, il n'y a pas d'âmes à dérober. File à tire-d'aile.

Les traits de la femme se durcissent, vieillissent, des rides s'y propagent, les iris adoptent une nuance plus claire, habitée par une lueur creuse et froide.

— Connaître mes noms, ce n'est pas me connaître, moi. Je ne désire rien de ce que tu possèdes, petit garçon. Il n'est pas dans ma nature de confisquer… simplement de mettre à l'épreuve. Et tu ne voudrais pas te soustraire à l'épreuve, n'est-ce pas ? Cela déplairait à des dieux plus anciens que moi.

Sunder décoche son épée telle une lance, juste et droite. Mais la femme s'est volatilisée, et le corbeau s'élève vers le ciel, cueilli par le vent. L'homme s'attarde quelques instants, hume l'air, scrute la

lande ravagée puis la fosse gagnée par la pénombre de plus en plus dense. Il s'abstient toutefois d'aller récupérer son épée. En l'espace d'un battement de cœur, le voilà parti, comme s'il n'y avait jamais eu le moindre homme, la moindre femme en ce lieu ; juste un corbeau déjà trop gorgé de charogne pour daigner y tremper encore le bec. Et, naturellement, les dépouilles.

La nuit s'établit, puis une aube grise conquit l'horizon de haute lutte. Mais il fallut attendre que les premiers rayons du soleil s'insinuent dans la fosse, touchant ses doigts tendus, pour que la vieillarde avale soudain une goulée d'air et tourne son visage vers le monde. Si certaines des victimes avaient survécu, alors le froid ardent qui brûlait dans les yeux de la femme les aurait persuadées de continuer à faire les mortes encore un peu.

Rue était venue au monde en hurlant, habitée par une colère qui avait mis soixante années à s'estomper. Même ses nouveaux voisins s'étaient doutés qu'ils n'avaient rien de commun avec elle, malgré le fait que rien ne la distinguait d'eux. « Une dure à cuire, disait-on. Un méchant brin de femme. Elle a une drôle de façon de vous regarder. » S'ils avaient saisi l'étendue de la différence entre elle et eux, ils se seraient empressés de plier bagage pendant la nuit et de quitter leur foyer pour toujours. Elle leur avait révélé un nom authentique, même si elle avait eu l'impression de leur mentir, car cela faisait une éternité qu'elle ne l'avait plus employé.

Le corbeau qui l'avait suivie au sortir de la fosse se posa non loin de là.

— Cesse de me suivre, le piaf.

En temps normal, Rue n'aurait pas gaspillé sa salive en s'adressant à un animal, mais elle avait besoin de se distraire de la souffrance.

— Si j'étais censée mourir, j'aurais fait ça là-bas. (Elle souffrait d'une douleur lancinante à la tête, comme si l'instrument qui l'avait blessée était une hache dont le tranchant serait resté enfoui dans son occiput.) Fous le camp !

— Je ne peux pas, croassa le volatile.

Les méninges en compote, Rue confondit les criaillements avec des mots. En désespoir de cause, elle finit par s'arrêter pour

vérifier l'étendue des dégâts. De toute évidence, le coup qu'elle avait reçu lui avait lézardé l'intellect.

— Enfants de putain ! laissa-t-elle échapper entre ses dents serrées, même si ses doigts n'avaient pas identifié la fracture attendue, simplement une pelote de cheveux englués de sang séché.

Mal assurée sur ses jambes, elle se tourna vers le corbeau qui l'observait, désormais posté cinq mètres en arrière sur un rocher. Elle ne s'attendait pas à recevoir une réponse de sa part. La présence de cet oiseau était le phénomène le plus étrange de sa journée, alors qu'elle venait de s'extirper d'une fosse commune.

— Ne me cherche pas, le piaf.

Du regard, elle chercha un caillou susceptible de faire l'affaire, même si la perspective de devoir se pencher pour le ramasser la crispa de douleur anticipée. Chaque parcelle de son corps était endolorie, et le seul avantage des élancements indicibles de sa tête était qu'ils mettaient en sourdine les autres plaintes. Pour l'essentiel.

— Pardon ?! protesta l'animal. Je ne suis pas là pour ça.

Ses graillements évoquaient à la fois une voix humaine et les trilles ordinaires d'un corvidé. Encore une confirmation, s'il en était besoin, que Rue, non contente d'avoir fini momentanément six pieds sous terre, avait aussi souffert d'un réagencement mental. Le terme « folie » eut l'amabilité de se suggérer. Grognant sous l'effort, Rue se saisit d'une pierre un peu à l'écart du sentier.

— Je ne peux pas ne pas te suivre !

On décelait de l'affolement au milieu des croassements, désormais. Et puis, cette voix avait quelque chose de familier.

Encore un coup de la folie. Rue arma son tir.

— Elle m'a dit que j'étais obligée !

— « Elle » ?

Rue n'aurait pas dû encourager son hallucination. D'un autre côté, il y avait bel et bien eu un « elle ». Quelque part dans les profondeurs hors desquelles Rue s'était hissée, au cours d'une ascension qui avait débuté bien avant qu'elle puisse envisager d'échapper à la tombe, il y avait eu une femme. Une femme d'âge incertain. La concernant, d'ailleurs, tout était incertain. Toujours est-il que la remontée de Rue avait commencé au contact de cette personne. Par la pression d'un pied osseux entre ses omoplates, force peut-être suffisante pour soutirer un timide battement à son cœur inerte.

— Elle. Tu sais bien. *Elle !*

Le corbeau dansa nerveusement, l'œil rivé sur le caillou de Rue qui, non, ne savait *pas*, justement. En revanche, une nouvelle pensée lui vint.

— À t'entendre, tu me rappelles Senna Tisserande.

L'oiseau ne pipa mot.

— Je ne l'aime pas, Senna Tisserande.

Le corbeau se trémoussa d'une patte sur l'autre.

— Le seul avantage de l'attaque, c'est d'avoir vu cette vieille peau recevoir une flèche dans le…

L'animal s'élança dans une explosion de plumes. Rue le saisit au vol, immobilisant le bec à cinq centimètres de son œil.

— Je suis lente, mais pas à ce point, feula-t-elle en raffermissant sa prise autour du cou délicat.

— Attends ! Arrête !

Tout le monde croasse en cas d'étranglement, et les corbeaux, eux, croassent doublement. Rue serra encore un peu plus fort puis, avec un juron, projeta la bête au loin. Depuis le sol où le corbeau se reçut rudement, deux petites billes noires pétillèrent avec malveillance.

— À quoi bon gâter une bonne blague en te tuant ? Reste sous ta forme de corbeau. (Rue se détourna.) J'espère que tu aimes les vermisseaux, Senna.

— Pourquoi tu ne m'as pas tuée quand j'étais une personne ? caqueta la créature. D'après elle, tu as tué plus de gens que le choléra.

— Je ne suis pas une tueuse, grommela Rue.

Le sentier sinuait autour d'une butte plantée de buissons épineux et d'une botte d'arbres rabougris qui résistaient crânement au vent. De l'autre côté du relief, et préservé par lui, son village l'attendait. Sa maisonnette, son petit lit, la sérénité qui était devenue son lot quotidien encore plus vite qu'elle l'avait escompté.

— Je ne suis pas une tueuse.

— Tout le monde le disait. Apparemment, à l'époque, on t'appelait…

— Tu étais la seule à le dire, Senna Tisserande. Du jour où je suis arrivée, tu m'as cherché des noises. Tu as lancé des rumeurs. Tu m'as prise en grippe…

Rue se ferma comme une huître pour empêcher ses réflexions éparses de s'épancher hors de son crâne malmené. Elle ne voulait pas être considérée comme une tueuse, mais ce n'était pas en

protestant du contraire que cela deviendrait la vérité. Elle allait devoir redevenir la personne qu'elle était jadis. Celle qui avait réussi, en partie grâce à son talent, en partie grâce à sa hargne, mais surtout parce qu'elle avait appartenu à une communauté d'humaines soudées par une seule et même caractéristique : ses membres, par une espèce d'intervention divine, étaient difficiles à tuer. Là où d'autres se seraient liquéfiés d'impuissance ou auraient été terrassés par l'horreur de la violence, Rue et ses semblables rétablissaient l'équilibre des chances en trouant la gorge de l'adversité. Rue était ce matelot qui s'échouait sur le rivage alors que tout l'équipage, du capitaine au petit mousse, succombait à la noyade. Elle était le soldat boitillant qui quittait la zone la plus ensanglantée du champ de bataille. Prête à assouvir sa vengeance, elle était celle qui sortait de sa tombe, l'humus aux lèvres.

En l'espace d'un kilomètre de route poussiéreuse, elle avait décroché en présence du corbeau plus de mots que la Rue d'antan en aurait prononcés au cours d'une semaine ordinaire. Si, cette fois, la mort l'avait gardée, elle aurait connu une fin parfaitement humiliante puisqu'on l'avait lâchement frappée par-derrière. Son heure allait peut-être bientôt arriver. Dans l'intervalle, elle était bien décidée à se montrer à la hauteur de sa réputation. Et à entraîner dans la mort, au moment fatidique, tout un tas de gens.

Un nouvel accès de douleur l'envahit. Pestant et montrant les dents, elle mit son sentimentalisme au défi d'insister.

— Tu ne devrais pas retourner là-bas, criailla le corbeau. Les mercenaires auront tout incendié.

Du menton, Rue indiqua le ciel clair auquel les arbres tendaient les bras.

— Pas de fumée. Et puis, tu n'as pas envie d'alerter tes amis, Senna ? Ton gamin ? Ses petiots ? Et puis ta nièce, là… ?

Quand Rue avait emménagé à Pye, Senna n'avait pas perdu une seconde pour monter les habitants contre elle. Il ne fallait pas se fier à cette étrangère. Ce danger. Cette sorcière. En quelques jours à peine, les enfants du village avaient commencé à éviter Rue.

Senna ne répliqua pas. Un corbeau doué de parole ne survivrait pas longtemps à Pye. Senna elle-même aurait été la première à lyncher une telle créature. Dans ce patelin où les adolescents avaient tendance à chasser un inconnu au motif que sa tenue était « étrangère », le moindre soupçon de magie était traité avec une

immense méfiance. Même les charmes curatifs de quat'sous que l'on pouvait se procurer au marché gris, les habitants les conservaient sous leurs vêtements, trop honteux pour les montrer au grand jour.

À mesure que Rue s'élevait à pas lents dans la pente, les souvenirs récents affleurèrent, les images se formant à intervalles réguliers : un cavalier noir se découpant contre le ciel comme s'il apparaissait en contre-plongée, le visage de Maddy Fileuse déformé par la terreur, les battements effrénés du cœur de Rue se confondant peu à peu avec les montures des mercenaires lancées au galop à travers les champs.

Rue fit halte à mi-ascension, s'ébrouant pour chasser les images.

— Merde…

Quelle idée aussi, de se secouer de la sorte… Elle se pressa les tempes avec ses paumes pour tâcher de contenir la douleur.

— Tu morfles ?

Le corbeau faisait-il référence à la douleur ? aux souvenirs ? aux deux ?

— J'ai connu pire.

C'était la stricte vérité. Rue avait été témoin de bien pire qu'une bande de bretteurs rémunérés fauchant des villageois revenant du marché. Mais cela remontait à de nombreuses années. Des années qu'elle avait passées à oublier, à déjouer sa mémoire en cultivant un lopin ingrat, en élevant des chèvres et en marchandant de-ci de-là pour une mesure de grain. Le morne et dur labeur d'une vie ordinaire qui suivait son cours sans que vos semblables soient obligées de mourir pour vous faire de la place.

Rue s'arrêta de nouveau au moment de franchir la crête et de découvrir la scène qui devait se révéler sur l'autre versant.

— Pourquoi tu es un corbeau ?

Elle avait toujours l'impression que dix diablotins dansaient la sarabande, coincés à l'intérieur de son crâne ; que sa jugeote s'était fait la malle, la matière grise menaçant de se répandre au moindre mouvement brusque. Mais elle n'était pas folle, pas en train de hurler sa démence à la face de la lune, et ce corbeau était bel et bien Senna Tisserande… ce qui dépassait l'entendement.

— Je n'en sais rien.

D'un frétillement d'ailes, l'oiseau alla se percher dans un arbre voisin dont les bourgeons encore verts résistaient au dernier souffle de l'hiver. Senna avait l'air penaude, une prouesse en soi.

— Si, tu sais.

— Je pense… (L'animal picora, comme par réflexe, quelque chose d'invisible.) Je pense que c'est *elle* qui l'a envoyé, ce corbeau. Et que je… je… (La boule de plumes noires trembla.) Qu'il m'a choisie.

— Qu'il t'a boulottée, tu veux dire.

Rien de tel qu'un tas de cadavres pour attirer les charognards.

— C'était… J'étais… (Un autre sursaut, et l'oiseau fila droit vers le ciel.) Un œil. J'étais en train de mang…

La distance emporta la fin de la phrase, mais Rue en avait assez entendu. Le volatile avait dévoré l'œil de Senna Tisserande, devenant alors Senna Tisserande. Voilà qui n'éclairait pas davantage la situation, mais au moins le lien, le choix ne relevaient pas du hasard.

Rue poursuivit son chemin. Elle s'était montrée stupide, elle s'était montrée faible. Comment avait-elle pu se laisser si facilement avoir ? Elle aurait dû être morte à l'heure qu'il était, en train de pourrir sous le soleil avec les autres dans la fosse. Le grand âge : c'était la faute au grand âge qui lui avait confisqué tous ses réflexes, les remplaçant par les rhumatismes, les cheveux gris, les rides et la désorientation chronique.

Cinquante mètres de plus, et Rue atteignit le sommet du relief. On apercevait de là-haut le village de Pye niché dans le coude de la rivière, qui traçait son chemin à travers la vallée faiblement encaissée. Le Ruisseau – guère plus qu'un ruisselet – et le Val d'Aaron n'étaient encore respectivement qu'*une* rivière et *une* vallée lors de l'arrivée de Rue, dix ans plus tôt. À présent, elle en connaissait le nom et la personnalité, et les appréciait même plus que la majorité des humains avec qui elle cohabitait. Ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter une poignée d'entre eux. Enfin, cela, c'était vrai de la femme qu'on avait jetée dans la fosse avec les autres. Rue se sentait désormais différente. À la fois jeune et ancienne. Elle avait subi le phénomène le plus inattendu chez une dame de son âge : le changement.

L'autre Rue, celle d'avant, avait naturellement consacré du temps aux enfants, même s'ils avaient peur d'elle. Elle les avait toujours considérés comme un baume à l'âme, ils lui serraient le cœur et leur babil d'humains vulnérables l'apaisait mieux encore que le murmure de la rivière.

Dans la vallée en contrebas, les cheminées fumaient encore, contrairement au chaume. Pas de tombes fraîches en vue. N'empêche que dans le champ de Steffan se trouvaient une dizaine de chevaux qui n'avaient rien à y faire.

Dans le ciel, le corbeau décrivait des cercles et croassait toute son inquiétude.

— Je n'ai jamais voulu ça. (Rue se prit de nouveau la tête dans les mains, sans détacher son regard de la paix apparente du village.) Je ne suis qu'une vieille femme. Tout ce que je désire, c'est rester assise au coin du feu jusqu'à ce qu…

Elle serra les poings. Jadis, on avait inculqué à une jeune fille trois leçons importantes.

Elle ne devait pas s'attacher.

Elle ne devait pas éprouver de colère.

Et elle avait appris à tuer.

Rue jura tout bas en s'apercevant qu'elle avait oublié les deux premières.

Chapitre 3

Molly Misère

Les signes indiquant que quelqu'un s'apprête à commettre un acte de violence varient d'un extrême à l'autre. Ceux qui n'ont pas de tendances sanguinaires vont ressentir le besoin de monter dans les tours, tel un cheval lancé au galop vers une haute clôture. Ils s'emportent, parlent de plus en plus fort ; il leur arrive de s'empourprer. Sueurs et tremblements annoncent la tempête.

Chez les gens à qui la violence est familière, en revanche, les indicateurs sont plus subtils mais tout aussi révélateurs, pour qui sait les identifier. Il n'y a bien que les esprits détraqués, dont la compassion, la peur et l'excitation sont réduites à presque rien, qui soient capables de prendre les vigilants au dépourvu. Et même alors, les nécessaires préparatifs d'un passage à l'acte, comme l'adoption d'une position avantageuse et le blocage des issues, sont de nature à dévoiler leurs intentions.

Molly abandonna sa pelote après l'avoir transpercée de part en part avec l'une des aiguilles, orientée vers le haut ; il ne viendrait pas à l'idée de Jayne d'y toucher. Elle sinua autour d'un vieux couple et de leur fille solidement charpentée qui faisaient des messes basses, sans doute au sujet des deux inconnus.

Le premier mercenaire était un trentenaire, un môme du point de vue de Molly mais un vieux briscard au jeu des lames qu'on agite. Il avait un menton fuyant, dissimulé par une courte barbe noire. Ses

yeux pâles suggéraient un descendant des terres gelées de l'Est. Il tourna la tête, permettant à Molly de constater que la rune tatouée sur son cou ressemblait à une cible, et regarda le deuxième individu en fronçant les sourcils d'un air mi-sceptique mi-irrité. De toute évidence, le gamin avait la ferme intention d'écluser une bière avant de faire ce qui l'avait amené au village.

— Vite, dit le deuxième mercenaire. (Du menton, il indiqua le bar.) Faut qu'on s'y mette.

Pour sa part, il avait la tête qui frôlait le plafond bas. Plus jeune, plus vigilant que son comparse, il avait deux cicatrices qui lui barraient le visage. Un chanceux, donc. Un type chanceux ou dangereux, voire les deux.

Molly avait eu l'intention d'agir vite. Mais elle fut saisie d'un doute, un étau presque physique qui lui glaça les tripes, la vessie, le cœur. Avant d'agir, elle devait être sûre. Il existait d'autres explications possibles. Et si les deux étrangers désiraient simplement étancher leur soif avant de reprendre leur chemin ?

En matière de survie, il est crucial de convertir les doutes en probabilités et de placer son pari. Agir ou ne pas agir. L'hésitation était plus létale qu'une flèche. Déjà, le grand type avait remarqué la présence de Molly qui, paralysée par l'indécision, se distinguait du tout-venant des paysans curieux.

— Fait chier…, fit Molly en laissant glisser sa deuxième aiguille à tricoter dans sa paume.

Et elle l'enfonça dans le cou du plus petit des mercenaires, transperçant la rune tatouée tout en faisant exprès de rater la colonne vertébrale. Avant même que sa victime ait pu comprendre ce qui venait de lui arriver, Molly avait arraché sèchement l'aiguille ensanglantée pour se jeter sur l'épéiste. Sa propre lenteur la choqua. Sans l'effet de surprise, l'intrus se demandant pourquoi une ancêtre était en train de se jeter sur lui, queues de rat grises au vent, il l'aurait sûrement embrochée.

Molly le frappa avec moins de force que prévu, et il se contenta de reculer d'un pas. Au début, elle avait voulu lui donner un coup d'épaule en pleine poitrine, mais avait dû se raviser à cause du plastron. Bilan de la course : elle l'étreignit, lui crochetant l'arrière des genoux avec ses talons. Sonnée par la brutalité de l'impact, elle faillit rebondir contre la cuirasse tandis que le mercenaire, rugissant de surprise, cherchait à lui faire lâcher prise.

Sentant qu'il cherchait à dégainer un couteau tout en lui empoignant les cheveux, Molly tint bon et se porta même vers l'avant pour lui mordre la gorge à pleines dents. Le type fit un autre pas vers l'arrière. Des cris alarmés s'élevaient de toutes parts maintenant que la clientèle de l'auberge commençait à comprendre de quoi il retournait, même si l'attention était focalisée sur le blessé, fort affairé à étancher le geyser de son cou.

Le grand mercenaire aurait dû remarquer l'aiguille à tricoter, mais il n'en fut rien. Alors, Molly la lui planta dans le dos, perçant non sans difficulté le pourpoint et ratant le cœur avec une marge considérable. Elle était déjà morte et le savait, ce qui ne l'empêcha pas de crisper ses mâchoires dans la chair et de secouer la tête, tout en forçant le passage de l'aiguille entre les côtes.

N'importe quel combattant digne de ce nom aurait fait abstraction de l'aiguille et de la morsure, et choisi de larder Molly de coups de poignard pour faire cesser la douleur. Mais la chance insolente qui se refusait toujours à elle au jeu venait de lui sourire, puisque le mercenaire décida de la saisir à bras-le-corps pour la pousser à lâcher prise.

La concurrence – soudard contre vieillarde – aurait dû être nettement déloyale. D'ailleurs, aucun doute réel ne planait sur l'issue de l'affrontement puisque le grand âge, loin de se contenter de taquiner Molly, l'avait étouffée, drainant jusqu'à la dernière goutte d'énergie et ne lui laissant qu'une sèche carcasse pleine de venin. Elle ne possédait plus que l'ombre de sa force d'autrefois, elle qui, même dans sa prime jeunesse, n'aurait pu rivaliser de puissance brute avec un adversaire masculin. Pourtant, elle avait toujours eu au fond d'elle une certaine ténacité, une souplesse noueuse qui changeait ses bras minces en nœuds coulants, rendait ses doigts crochus et faisait de tout son corps une corde. Le souvenir de ce temps-là subsistait par bribes, alors les secondes s'écoulèrent, vitales, éprouvantes, tandis que Molly persistait à s'accrocher, resserrant son étau et la pression de ses dents.

Encore un pas en arrière. L'homme se cogna l'arrière des cuisses contre la table d'où Jayne Argile n'avait pas bougé. La table ripa, s'encastra contre le mur et, à cet instant, le mercenaire tomba à la renverse.

Succomba-t-il le cou troué par l'aiguille que sa propriétaire avait pris soin de planter à la verticale dans la pelote, ou bien l'autre

avait-elle fini par accéder au cœur ? Molly n'était pas en mesure de le dire. Elle était toutefois certaine d'une chose : elle pouvait dire adieu à son tricot.

Au milieu des hurlements, des tabourets renversés et des corps qui se poussaient à qui mieux mieux, Molly se releva sous le regard chassieux de Jayne Argile. La petite vieillarde rabougrie but son ulik cul sec, lécha le pourtour du verre. Étouffa un hoquet.

Molly en avait récolté souvent, des regards comme celui-ci. Le recalibrage provoqué par une sensation familière repensée comme neuve, diamétralement opposée à son utilisation première. Comme cette aiguille à tricoter qui, au lieu de confectionner un vêtement douillet, avait servi à trouer un homme. Ce genre de regard l'avait déjà blessée auparavant, et n'était pas plus plaisant aujourd'hui ; elle y était encore plus sensible, peut-être parce qu'elle avait cru au mensonge. Elle s'était crue libérée des monstrueuses vérités de son existence. Libre, à la toute fin, de mener la vie des gens ordinaires, même s'il s'agissait simplement de se traîner une toute dernière fois vers l'horizon, celui du soleil qui se couche sans plus jamais réapparaître.

L'exode qui avait débuté par l'ouverture de la porte et un afflux d'air frais entraîna Molly, soustrayant à sa vue Jayne et Ambeth. Elle aurait résisté, se serait débattue pour rester sur place, mais elle avait l'impression d'être désarticulée, que chacun de ses muscles avait été passé deux fois à la moulinette, histoire de confisquer le semblant de vigueur qui les habitait encore.

Les vagissements du mercenaire à l'agonie alimentaient la panique ambiante. Il n'allait pas mourir de sitôt. Il aurait même eu le temps de séparer Molly de son partenaire. Mais les blessures létales avaient ceci de particulier qu'elles laissaient la plupart des humains avec le pavillon en berne, tel un bateau encalminé. En pareilles circonstances, c'était la colère et la peur qui les galvanisaient. La surprise n'était d'aucune aide.

Au début, Molly eut la sensation de s'être évadée de la salle confinée, d'avoir échappé aux convulsions du mourant pour redécouvrir l'éclat d'une journée teintée des dernières humeurs de l'hiver. Elle mit trop de temps à prendre conscience d'un nouveau danger.

Un peu plus loin, la lourde silhouette de Senna Tisserande arrivait en sens inverse, fendant la foule des clients tel le soc d'une charrue.

L'affolement général commençant à décroître, une palette de cris et de vociférations, soulignée par un martèlement de sabots, prit peu à peu le relais. La cavalcade approchait depuis la place du marché. Senna, bloquée par un fermier en salopette, se retourna dans la direction d'où elle était venue et fut agitée par un soubresaut avant de s'abattre tel un sac de grain délaissé.

Avec la dispersion de la foule, Molly remarqua la flèche qui dépassait de l'œil de Senna, et la rangée de cavaliers donnant la charge.

— Pu…

Quelque chose la heurta par-derrière.